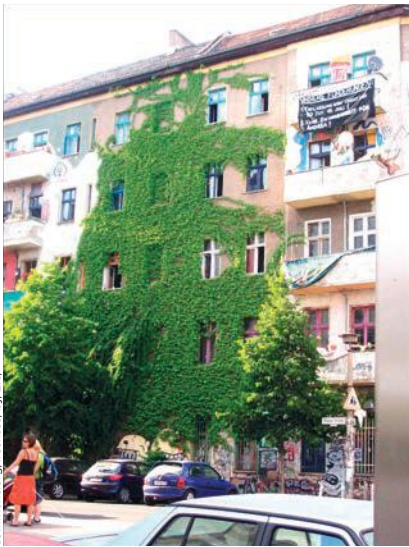


CC by Anonymous Shadow: www.flickr.com/photos/maly\_krnek/271662772 http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/



Le Liebig 34.

# Des squats féministes pour vivre autrement

**Dénoncer les inégalités à partir d'expérimentations sociales urbaines féministes, souligner les dérives et les paradoxes de notre société par la pratique de la radicalité, construire une autre forme de vivre ensemble... Telle est la logique qui pousse certaines femmes à s'appropriier des maisons vides. Auteure d'une enquête au sein des squats féministes en France et en Allemagne, la sociologue et chercheuse à l'Université Rabelais de Tours Édith Gaillard nous parle de l'expérience des squatteuses qu'elle a rencontrées.**

## Qui sont les femmes que vous avez rencontrées ?

*“Lors de ma recherche, j'ai pu interroger trente-cinq femmes vivant dans des squats en France et à Berlin. Le squat concerne une classe d'âge spécifique : les 20-30 ans. Majoritairement issues de familles de militants ou ayant une conscience politique “de gauche”, ces femmes ont bénéficié d'une éducation émancipatrice, tournée autour de valeurs égalitaristes. Ce sont également des personnes qui ne se conforment pas aux normes de genre, qui ne correspondent pas aux codes normatifs de la féminité et qui ne s'accordent pas avec la norme hétérosexuelle : 24 sur 35 se reconnaissent comme lesbiennes. Elles provoquent la société par leur genre et leur sexualité, cela leur vaut des situations de contrainte voire de violence qui s'ajoutent à leurs revendications politiques et qui les poussent*

*à s'engager au sein de la mouvance autonome et libertaire.”*

## Pourquoi cette tranche d'âge ?

*“Avant l'âge symbolique de 20 ans, il y a des personnes qui fréquentent ces lieux sans pour autant y habiter. Après 30 ans, c'est pour d'autres raisons qu'elles quittent les squats. Lorsque ce mode de vie leur a donné ce qu'il avait à leur offrir, l'engagement à construire une vie alternative se vit à l'extérieur des maisons occupées : un travail, des études, d'autres projets... Elles sont aussi fatiguées par le rapport de force avec la police, lasses des expulsions, surtout en France où le squat est une réalité vraiment précaire.”*

## Pour quelles raisons ces femmes vivent-elles dans un squat ?

*“Le moteur de l'entrée dans un squat féministe, c'est l'engagement. Les squatteuses que j'ai rencontrées sont dans une logique autonome, libertaire, anticapitaliste qui les pousse à trouver des alternatives. Pour se nourrir, elles font les fins des marchés afin de récupérer les fruits et les légumes qui ne peuvent pas être vendus. Elles font aussi les poubelles des supermarchés. Ensuite, dans les squats, elles retravaillent ces produits et les revalorisent. C'est la base de leurs repas, mais aussi*

*de ceux qu'elles organisent en soutien à des actions politiques ou à des manifestations. Leur engagement les pousse également à mutualiser leurs ressources et à assumer le relais féministe par rapport à des difficultés vécues par des femmes. Je pense à une femme qui voulait avorter et qui a été accompagnée dans ses démarches et soutenue, ou à des femmes fuyant des violences conjugales, car on sait bien que partir c'est compliqué : partir pour aller où ?”*

**“Les squatteuses ont organisé une “chambre solidaire” offerte gratuitement à des femmes dans le besoin.”**

## Qui peut habiter dans ces squats et comment fonctionnent-ils ?

*“Contrairement aux squats féministes français que j'ai pu visiter et qui ont eu une vie relativement courte à cause des procédures régulières d'expulsion<sup>1</sup>, à Berlin, il y a un lieu, le Liebig 34, qui existe depuis plus de vingt ans.<sup>2</sup> Ceci permet à la trentaine de femmes qui y vivent d'évoluer de manière autonome et libertaire. La maison est visible de la rue : des banderoles posées sur la façade de cet édifice de quatre étages*

## En quelques mots

- La sociologue Édith Gaillard a rencontré, en France et en Allemagne, des femmes vivant dans des squats féministes.
- Ces lieux, explique-t-elle, permettent à leurs habitantes d'expérimenter d'autres modes de vie et de construire leur identité grâce à de nombreux apprentissages.



annoncent la couleur du lieu; un café et une librairie libertaire “invitent” les passants à entrer. Et pour faire face aux demandes de femmes en difficulté, les squatteuses ont organisé une “chambre solidaire” offerte gratuitement à des femmes dans le besoin. Je pense au cas d’une femme sans papiers qui vivait une situation catastrophique et qui a pu prendre place dans la maison sans qu’on lui demande de payer ou de participer au loyer, à la nourriture ou aux charges.”

**Comment les habitantes arrivent-elles concrètement à abolir les formes de domination souvent présentes dans les foyers ?**

“Le mot d’ordre des squats féministes est de “faire par soi-même”, de ne pas être entravée par un homologue masculin qui, à un moment ou à un autre, pourrait prendre le pouvoir sur une situation (comme un débat) ou une tâche (comme le bricolage), ce qui reproduirait les inégalités entre les femmes

et les hommes. Et puis, les logiques du travail rémunéré ou non rémunéré n’existent pas dans les squats. La plupart des tâches à effectuer pour la gestion de la vie courante sont partagées collectivement : la préparation des repas, la revalorisation de la nourriture récupérée sur les marchés, la maintenance des espaces de vie... Si une personne a une compétence particulière, elle va mutualiser ses connaissances pour que chacune soit ensuite capable de faire par elle-même. Je pense par exemple à la mécanique : l’idée est de faire ensemble, à son rythme. Il peut y avoir des peurs, des doutes, mais on tente d’aller au-delà. L’engagement au sein des squats féministes permet de nombreux apprentissages. On y apprend par l’expérience, dans une démarche autonome. C’est une étape dans la construction de soi, un moment pour s’affirmer... Rétablir une cohérence dans sa vie et trouver des ressources de construction identitaire sont bien la fonction du squat féministe.” ■



1 Les squats que la sociologue a visités lors de sa recherche en France ont tous été expulsés.  
 2 Ouverte en 1991, la maison est devenue cinq ans plus tard un espace féministe, non mixte. Menacées d’expulsion en 2008 par le nouveau propriétaire du bâtiment, les habitantes ont réussi à trouver un accord et à pérenniser l’occupation pour une période de dix ans, avec un loyer renégocié.